

Les monuments aux morts et la mémoire de la Grande Guerre en Bretagne (1914-2024)

Introduction

Jean-Luc BRUZULIER

Docteur en histoire, enseignant en classes préparatoires
(Saint-François-Xavier, Vannes), TEMPORA

Yves-Marie EVANNO

Enseignant dans le secondaire, chargé de cours à l'UCO-Bretagne Sud

Yann LAGADEC

Maître de conférences, Université Rennes 2 / Académie militaire
de Saint-Cyr-Coëtquidan. TEMPORA / CREC Saint-Cyr

Dans son premier – remarqué et remarquable – roman, *Ceux qui restent*, Jean Michelin décrit le pèlerinage que trois militaires font dans la commune d'origine d'un de leurs camarades, mort au combat quelques mois plus tôt en Afghanistan, une commune du Morbihan. Arrivés sur place, Charlier, l'un des protagonistes, « partit vers le monument aux morts au milieu de la place. Les deux autres suivirent¹ ». Et de poursuivre :

Le monument était un obélisque de granit qu'une centaine d'hivers avait poli comme un galet et à côté duquel se dressait une statue grise. Elle représentait une femme portant une coiffe bretonne, les mains jointes en prière, les yeux baissés. Les intempéries avaient creusé des rides sur son visage et accentué la déformation de ses traits. Sa douleur n'avait plus d'âge. Sur l'obélisque, les noms des morts des deux guerres mondiales étaient gravés en lettres blanches, longue litanie des soldats engloutis dans les fournaises de l'histoire comme on en trouve dans tous les villages de France. Tout en

1. MICHELIN, Jean, *Ceux qui restent*, Paris, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2022, p. 182.

bas, on avait scellé une plaque de marbre dont l'éclat jurait avec l'ensemble. Le nom de Junior y avait été inscrit en lettres d'or trop brillantes, suivi de la mention « Mort pour la France »².

Le choix d'un « village du Morbihan » – même imaginaire – pour situer cette scène, alors même que le régiment de ces soldats est cantonné dans l'Est de la France, par un auteur, lui-même officier d'infanterie, qui fit la plus grande partie de sa carrière loin de ce département, ne doit sans doute rien au hasard. Elle dit combien, pour beaucoup, la Bretagne se distingue de nombre d'autres régions, en ce domaine comme en d'autres, même si la réalité est parfois assez différente de l'image communément admise³.

Ainsi, ici, comme partout ailleurs en France, la très grande majorité des monuments aux morts sont de simples obélisques. Ici, comme partout ailleurs en France, la plupart des villes et villages, mais aussi la plupart des paroisses et des institutions scolaires de l'enseignement secondaire, privées ou publiques, décident, entre 1919 et 1924, d'ériger un monument à la mémoire de leurs morts. Est-ce à dire que la Bretagne ne présente aucune singularité en ce domaine, que le lien entre monuments aux morts et mémoire de la Grande Guerre n'est pas pour une part spécifique? Sans doute pas. C'est ce qui justifie, pour une large part, ce dossier.

Les monuments aux morts de la Grande Guerre, omniprésents mais invisibles

80 % des communes avant 1925, de l'ordre de 95 % avant 1939 : ces chiffres disent la rapidité avec laquelle, dans les Côtes-du-Nord comme, à quelques unités près, ailleurs en Bretagne, les communes érigent leur monument aux morts⁴. Cette omniprésence des monuments, au même titre que le traumatisme qui les a fait naître, leur permet de s'imposer comme un élément central de la vie municipale, de la vie de la « communauté » : très rapidement en effet, ils deviennent le lieu privilégié de nombre des

2. *Ibid.*

3. Dans un échange avec les auteurs en date de novembre 2023, Jean Michelin écrit ne pas s'être « inspiré d'un monument en particulier ». Et de préciser : « j'avais quelque part le souvenir d'une lecture sur la présence de monuments aux morts particuliers en Bretagne, loin des canons virils et guerriers que l'on trouve ailleurs. Comme j'avais arbitrairement installé la famille de Junior dans cette région, il m'a semblé que c'était un bon moyen de faire porter ce passage plutôt sur le deuil et la douleur que sur l'évocation guerrière de la mort : j'ai le souvenir d'avoir cherché quelques images sur internet pour nourrir mon inspiration, mais c'est tout. Il serait donc faux de dire que je l'ai créé de toutes pièces, mais je l'ai construit, comme tout le reste, en faisant la synthèse de lectures, d'idées et de souvenirs aperçus ici ou là pour nourrir l'image que je m'en faisais ».

4. Sur ce point, voir LAGADEC, Yann, *Faire son deuil, construire les mémoires. Les monuments aux morts de la Grande Guerre dans les Côtes-d'Armor (1914-2020)*, Pabu, À l'ombre des mots, 2020, p. 31-39.

cérémonies civiques, républicaines et/ou patriotiques rythmant la vie des collectivités locales⁵.

Mais pour être omniprésents, ces monuments n'en ont pas moins perdu, au fil des ans, une part de leur visibilité, au fur et à mesure de la disparition des anciens combattants de la Grande Guerre, de la distanciation aussi de la société avec un phénomène guerrier paraissant de plus en plus lointain, de moins en moins probable. Certes, dans certaines communes possédant certains de ces monuments dits remarquables, du fait de l'originalité de leur composition ou de leurs auteurs, ces mémoriaux se sont vite révélés être des éléments du patrimoine local, célébrés dès les années 1920, plus ou moins bien valorisés il est vrai aujourd'hui⁶. Que l'on pense, entre autres, à ces superbes statues de veuves dues aux plus réputés des artistes du temps, souvent proches des *Seiz Breur* notamment, tels René Quillivic, Francis Renaud, Émile Armel-Beaufils et quelques autres⁷. Pourtant, ces monuments sont l'exception ou presque. Il en va bien autrement pour les poilus commandés sur catalogue, que l'on compte par dizaines en Bretagne comme ailleurs, des modestes stèles ou obélisques, tellement présents, tellement banalisés dans nos paysages urbains, qu'ils en sont aujourd'hui devenus presque invisibles aux yeux des non-initiés.

Les commémorations du centenaire de la Grande Guerre leur ont, il est vrai, offert, de ce point de vue, un nouvel éclairage. Ils sont alors redevenus « visibles » en servant de point de départ aux commémorations dans les communes, surtout celles éloignées de l'ancienne ligne de front terrestre, comme c'est le cas en Bretagne. Ces monuments ont aussi servi, dans ce contexte si particulier, de point d'appui à de nombreux travaux de recherche à vocation essentiellement mémorielle menés, suivant les cas,

5. PROST, Antoine, « Les monuments aux morts. Culte républicain? Culte civique? Culte patriotique? », in NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Quarto/Gallimard, 1997 [1^{re} éd. 1984], tome 1, p. 199-223.

6. C'est le cas, entre autres, de la presse locale, qui tente d'influer sur les choix esthétiques des communes bretonnes, mais aussi d'un certain nombre de revues « spécialisées », à l'instar de *La Bretagne touristique*. Celle-ci publie par exemple, en novembre 1922, un long article de Jean Sannier, intitulé « Aux Bretons morts pour la France », dans lequel celui-ci vante le talent des artistes bretons à qui l'on doit déjà certains des plus beaux monuments de la région. En avril 1920, dans la revue qu'il dirige, *La Pensée bretonne*, Yves Lefebvre avait déjà dénoncé la « mode » des poilus vendus sur catalogue : « Les monuments commémoratifs de la "Grande Guerre" sont, ne l'oublions pas, des monuments destinés à traverser les siècles et à prendre une signification de plus en plus grande avec les années. Pour cette raison et aussi en raison même du respect dû à ces morts, nous attirons l'attention des municipalités bretonnes sur la nécessité d'éviter la laideur ou la banalité. Il y a en Bretagne assez de grands artistes ou de nobles ouvriers d'art pour que nos amis s'adressent à eux de préférence. Nous les supplions en particulier de ne pas avoir recours à ces maisons parisiennes qui leur offrent du "tout fait" – c'est-à-dire le comble de la banalité quand ce n'est pas le comble de l'horreur ».

7. Voir les travaux de DAVID, Franck, *Comprendre le monument aux morts*, Talmont-Saint-Hilaire, éd. Codex, 2013; ou encore DAVID, Franck, « Monuments aux morts et mémoire de la Grande Guerre, quelles opportunités pour les collectivités territoriales? », in EVANNO, Yves-Marie et VINCENT, Johan, *Tourisme et Grande Guerre. Voyage(s) sur un front historique méconnu (1914-2019)*, Ploemeur, éd. Codex, 2019, p. 409-419.

par des sociétés historiques locales, des collectivités territoriales, par des élèves aussi, s'appuyant sur les longues listes de noms qui y sont inscrites, proposant de retracer le parcours de ces poilus dans de modestes publications ou lors d'expositions souvent éphémères.

Le paradoxe, c'est que, souvent source et point de départ pour des recherches de nature historique, les monuments aux morts n'ont que plus rarement été eux-mêmes objet d'étude, notamment pour les plus modestes d'entre eux, les plus banals aussi, au moins en apparence. Pourtant, ces monuments ont bien une histoire, qu'illustre une historiographie riche à défaut d'être abondante.

Les monuments aux morts : une historiographie foisonnante mais souvent limitée dans ses approches

S'intéresser aux monuments aux morts conduit inévitablement à interroger la manière dont la mémoire de la Grande Guerre s'est construite, la façon dont elle est elle-même devenue objet d'histoire.

Antoine Prost est sans doute le premier à s'être penché sur ces questions, notamment à l'occasion de la préparation de sa thèse consacrée aux anciens combattants, thèse soutenue en 1975⁸. Cette première approche est suivie, une dizaine d'années plus tard, par un article plus spécifiquement consacré aux monuments aux morts qui paraît dans le premier tome des *Lieux de mémoire*, l'ouvrage marquant dirigé par Pierre Nora : aujourd'hui encore, ce texte constitue l'incontournable référence sur ce sujet⁹. Certes, depuis, les travaux se sont multipliés ; ils restent cependant largement calqués sur les grilles de lecture proposées par Antoine Prost dans les années 1970-1980, notamment pour tout ce qui touche à la localisation de ces monuments, à leur nature – poilu en arme, figure allégorique, obélisque surmonté d'une croix de guerre ou d'un coq... –, aux épitaphes qu'ils portent : la « typologie et sémiologie des monuments aux morts » définie dans les *Lieux de mémoire* reste non seulement assez largement inchangée, mais encore très largement utilisée. Il en va ainsi des études à vocation générale, comme des approches plus locales, des travaux relevant de la littérature grise universitaire aux publications largement illustrées destinées à un plus large public¹⁰.

8. La thèse est publiée deux ans plus tard en trois volumes ; PROST, Antoine, *Les Anciens Combattants et la société française (1914-1939)*, Paris, Presses de la FNSP, 1977.

9. PROST, Antoine, « Les monuments aux morts... », art. cit.

10. Voir, entre autres exemples, RIVE, Philippe (dir.), *Monuments de mémoire : les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale*, Paris, Secrétariat d'État aux Anciens combattants, 1991 ; TISON, Stéphane, *Comment sortir de la guerre : deuil, mémoire et traumatisme (1870-1940)*, Rennes, PUR, 2011, p. 155-185 ; PELLEGRINETTI, Jean-Paul et RAVISGIORDANI, Georges, *Du deuil à la mémoire. Les monuments aux morts de la Corse (Guerre 1914-1918)*, Ajaccio, Albiana, 2011 ; MOISAN, Hervé, *Sentinelles de pierre. Les monuments aux morts de la guerre de 1914-1918 dans la Nièvre*, Saint-Pourçain-sur-Sioule, Bleu autour, 1999 ; ou encore BEAUHAIRE, Matthieu, *L'Histoire, la mémoire et la pierre. Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale de l'Essonne*, Université d'Évry, 2007.

Les recherches sur la Bretagne n'échappent pas à cette tendance globale, tout particulièrement chez les jeunes chercheurs, étudiants en maîtrise, master ou DEA, qui ont pu trouver dans la trame proposée par Antoine Prost une solide base de réflexion : ainsi des travaux de Thierry Angot, Jean-Yves Coulon, Géraldine Dudouet, Patrice Houssais ou Aline Schmitz sur l'Ille-et-Vilaine dans les années 1987-1990, ou de ceux de Laurent Le Gall, Olivier Le Gall, Marie Michelet ou Tristan Perreau menés sur une bonne partie du Finistère entre 1988 et 2004¹¹. Rapidement cependant, il s'est agi, pour une part, de nuancer les conclusions d'Antoine Prost, de pointer aussi et surtout les spécificités bretonnes. Dès les années 1990, les travaux d'Yves Pilven-Le Sevellec sur la Loire Atlantique insistent, par exemple, sur le poids que prend ici la religion, sur la nécessité de sortir du triptyque républicain / civique / patriotique proposé par Antoine Prost, des conclusions élargies à la Bretagne par d'autres, notamment Didier Guyvarc'h¹². Cet intérêt pour l'influence du catholicisme sur la mémoire de la Grande Guerre ressort aussi des travaux de Marie-Thérèse Cloître ou de Patrick Gourlay, qui montrent comment, dès les lendemains de la guerre, s'érigent – au moins – deux mémoires, parfois antagonistes¹³.

11. En ce qui concerne l'Ille-et-Vilaine, on peut retenir les mémoires de ANGOT, Thierry, *Les monuments et plaques commémoratifs de la Grande Guerre dans la région de Vitré : le reflet d'une époque marquée par l'épreuve*, mémoire de maîtrise d'histoire, université Rennes 2, 1990; COULON, Jean-Yves, *La statuaire commémorative des monuments aux morts de la Première Guerre mondiale en Ille-et-Vilaine*, mémoire de DEA d'histoire de l'art, université Rennes 2, 1991; DUDOUET, Géraldine, *Le pays de Vitré entre guerre et paix : ou les monuments de la guerre de 1914-1918*, mémoire de maîtrise d'histoire, université Rennes 2, 1990; HOUSSAIS, Patrice, *Les monuments commémoratifs de la guerre 1914-1918 dans les cantons de Rennes (Rennes inclus)*, mémoire de maîtrise d'histoire, université Rennes 2, 1987; SCHMITZ, Aline, *Les monuments aux morts de la guerre 1918 (sic) dans le sud-est de l'Ille-et-Vilaine : étude visuelle des temps modernes*, mémoire de maîtrise d'histoire, université Rennes 2, 1987. Sur le Finistère, voir les travaux de LE GALL, Laurent, *Les monuments aux morts de la guerre de 1914-1918 : étude sur trois cantons du sud-ouest du Finistère*, mémoire de maîtrise d'histoire, UBO, Brest, 1988; LE GALL, Olivier, *Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale : étude sur les cantons de Daoulas, Brest, Landerneau et Guipavas*, mémoire de maîtrise d'histoire, UBO, Brest, 2001; MICHELET, Marie, *Les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale dans six cantons du Léon : Lannilis, Lesneven, Ouessant, Plabennec, Ploudalmézeau, Saint-Renan*, mémoire de maîtrise d'histoire, UBO, Brest, 2004; PERREAU, Tristan, *Les monuments aux morts de la guerre 1914-1918 dans l'arrondissement de Châteaulin*, mémoire de maîtrise d'histoire, UBO, Brest, 2000.

12. CHANTEPIE, Franck et PILVEN-LE SEVELLEC, Yves, « *Ne virtutes sileantur* : introduction à une étude des monuments aux morts de la Loire-Atlantique », *Visions contemporaines*, 1989, 3, p. 6-70 et 1990, 4, p. 6-131; PILVEN-LE SEVELLEC, Yves, « La Loire-Atlantique », in RIVE, Philippe (dir.), *Monuments de mémoire : les monuments aux morts de la Première Guerre mondiale*, Paris, Secrétariat d'État aux Anciens combattants, 1991, p. 33-56. Voir aussi GUYVARC'H, Didier et LAGADEC, Yann, *La Grande Guerre des Bretons. Images et histoire*, Rennes, PUR, 2013, p. 149-165.

13. CLOÎTRE, Marie-Thérèse, « La mémoire catholique de la Grande Guerre dans les monuments aux morts du Finistère », in Coll., *Les catholiques bretons dans la Grande Guerre*, Vannes/Brest, ICB/CRBC, 2017, p. 253-262 et GOURLAY, Patrick, « Un exemple de mémoire disputée : les deux monuments aux morts de Ploujean », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 2002-1, p. 129-145.

Cet affranchissement – au moins relatif – de la grille de lecture définie dans les *Lieux de mémoire* en 1984 est plus nette encore, sans doute, dans les travaux de Daniel J. Sherman ou Yann Lagadec¹⁴. Désormais, ce sont les questions de la mémoire et du deuil qui retiennent l'attention des historiens, accordant une place plus importante aux différentes formes de leur manifestation, tant dans la phase de conception et de construction des monuments aux morts qu'une fois qu'ils ont été érigés, à travers les cérémonies qui s'y déroulent. L'inauguration est, de ce point de vue, un moment-charnière, en ce qu'il conduit souvent à la mise en place d'un cérémonial mémoriel amené à durer : le cas d'Ancenis avait été bien éclairé par Yves Pilven-Le Sevellec dès 1991 ; depuis, les travaux de Yann Lagadec sont venus affiner nos connaissances sur l'un des événements marquants de la vie de bien des communes bretonnes des années 1919-1924, justifiant d'ailleurs qu'on l'immortalise par l'édition de cartes postales, voire de brochures décrivant chacun des temps de la cérémonie¹⁵. En s'intéressant aux usages de ces monuments aux morts de la Grande Guerre durant la Seconde Guerre mondiale, Yann Lagadec et Fabien Lostec ont profondément renouvelé les approches de ces lieux de mémoire(s) : alors que représentants locaux du régime de Vichy, troupes d'occupation et Résistance ne pouvaient en effet, entre 1940 et 1944, leur donner la même signification, les deux historiens montrent la plasticité de la mémoire, son caractère par nature évolutif, la nécessité aussi de s'inscrire dans une durée dépassant les seules années 1920, et même le seul entre-deux-guerres, pour en saisir les grandes évolutions, les principales adaptations, plus encore en une Bretagne bien plus diverse qu'on ne le pense souvent¹⁶.

La Bretagne, un cas à part ?

Il ne pouvait être question, dans le cadre de ce dossier, de se contenter de reprendre les thématiques anciennes pour combler les « trous » d'une couverture géographique inégale à l'échelle régionale. Certes, les Côtes d'Armor, l'Ille-et-Vilaine et le Finistère ont pu bénéficier d'études universitaires, complétées par des articles ou chapitres d'ouvrages. La Loire-Atlantique n'a pas fait l'objet d'études aussi nombreuses¹⁷. Quant au Morbihan, mis à part quelques monographies, il n'est éclairé que par

14. LAGADEC, Yann, *Faire son deuil, construire les mémoires...*, *op. cit.* et SHERMAN, Daniel J., *The Construction of Memory in Interwar France*, Chicago, The University of Chicago Press, 1999.

15. PILVEN-LE SEVELLEC, Yves, « L'inauguration. Les coulisses d'Ancenis », in RIVE, Philippe (dir.), *Monuments de mémoire...*, *op. cit.*, p. 271-275 et LAGADEC, Yann, *Faire son deuil, construire les mémoires...*, *op. cit.*, p. 198-243.

16. LAGADEC Yann et LOSTEC Fabien, « D'une guerre l'autre : les monuments aux morts de la Grande Guerre entre Occupation et Libération (Bretagne, septembre 1939-août 1944) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 283, 2021, p. 49-71.

17. Voir, *infra*, la bibliographie proposée. À noter cependant les travaux de CHANTEPIE, Franck et PILVEN-LE SEVELLEC, Yves, « *Ne virtutes sileantur* : introduction... », *loc. cit.*, 3, p. 6-70 et 1990, 4, p. 6-131.

certains passages d'un ouvrage plus général, en anglais, d'un historien américain, Daniel J. Sherman, qui a choisi d'étudier les monuments aux morts sous l'angle de la construction de la mémoire, qui plus est dans le cadre d'une démarche comparative entre ce département breton et ceux du Loir-et-Cher, de la Meuse et du Var¹⁸.

À travers le dossier ici proposé, notre objectif a été de ce fait d'une double nature. Il s'agissait, tout d'abord, sans remettre en cause la qualité et l'intérêt des travaux antérieurs, de proposer une approche essentiellement régionale, dépassant donc le cadre départemental jusqu'ici mobilisé et, plus encore, celui des monographies réduites à l'étude d'un seul monument, celui de telle ou telle commune. Cet espace plus large que constitue la Bretagne permet en effet, du fait de son identité et de ses spécificités culturelles, de penser différemment le phénomène d'édification des lieux de mémoire, de mieux l'insérer dans le cadre national qui, seul, permet de lui donner sens. Mais ce cadre régional est aussi un moyen pour faire apparaître les inévitables différences au sein d'un espace moins monolithique qu'on pourrait le penser : différences entre Haute et Basse Bretagne, différences entre Armor et Argoat, différences entre Bretagne bleue et Bretagne blanche, différences d'un « pays » à l'autre souvent, d'un canton à l'autre parfois, du fait de l'influence locale d'un artiste ou d'un artisan du cru, du mimétisme conduisant des communes à se copier – ou s'inspirer – les unes les autres, de la présence d'un matériau particulier, à l'instar du granit rose sur la côte du Trégor, d'un grès particulier dans une partie du littoral du Penthièvre *etc.* De ce point de vue, l'échelle régionale était la plus indiquée pour penser autrement cette mémoire de la Grande Guerre et ses principales formes.

Il s'agissait, aussi, de profiter de cette approche régionale pour faire émerger de nouvelles thématiques, rarement ou jamais étudiées à cette échelle. Les aspects formels des monuments, les questions sur leur emplacement, leurs éventuelles significations tels que définis il y a près de 40 ans par Antoine Prost, au cœur de nombre d'études depuis, demandaient indéniablement à être dépassés, afin de proposer de nouvelles grilles de lecture, de nouvelles thématiques, d'inscrire aussi ces monuments dans le temps long courant des années suivant la guerre de 1870-1871 aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. En cela, il s'agissait certes de comprendre les monuments bretons pour eux-mêmes, mais aussi pour ce qu'ils disent, de manière plus large, de la construction de la mémoire des guerres en France – voire au-delà – au cours d'un xx^e siècle élargi. Il s'agissait aussi de décentrer le regard, de ne plus s'intéresser aux seuls monuments aux morts communaux, les plus connus et les plus étudiés car les plus visibles, les mieux éclairés par les sources aussi, pour s'intéresser à d'autres formes de la mémoire : monuments paroissiaux et, plus largement, de nature religieuse, monuments des établissements scolaires secondaires aussi, monuments

18. SHERMAN, Daniel J., *The Construction of Memory...*, *op. cit.*

bretons installés hors de Bretagne enfin, sur l'ancienne ligne de front ou à l'étranger.

Marchands et lycées, pèlerinages et résistants : nouvelles approches de la mémoire monumentale de la Grande Guerre en Bretagne

Le choix qui a été fait pour ce dossier, tout autant que d'en faire l'occasion d'un point de situation sur l'avancée des travaux historiques sur ces objets mémoriels et, de manière plus large, sur la mémoire de la Grande Guerre en Bretagne à la suite du centenaire des années 2014-2018, a été de privilégier les orientations les plus neuves en ce domaine au regard de l'historiographie régionale. Trois directions ont été retenues.

La première est celle des évolutions de la mémoire de la Grande Guerre et, au-delà, des pratiques mémorielles liées aux conflits successifs que la France a connus depuis le dernier tiers du XIX^e siècle¹⁹. La contribution de Christian Chaudré révèle ainsi combien les monuments élaborés à la suite de la guerre de 1870-1871 se distinguent de ceux de la Grande Guerre par leur faible nombre en Bretagne, par leur chronologie aussi – ils sont pour la plupart édifiés après 1890, plus de 20 ans après la fin des combats, et non dans l'immédiat après-guerre –, tout en en posant les bases : les formes de la mémoire seront en effet, après 1918, à la fois assez proches de celles élaborées à compter des années 1870, s'en inspirant, faisant dès l'automne 1914 des monuments du conflit précédent le point central de nombre de cérémonies. L'article de Yann Lagadec et Fabien Lostec confirme combien la mémoire – que l'on pourrait définir ici comme les usages du passé au présent – est chose évolutive, comment elle s'adapte en permanence aux présents successifs, en l'occurrence ici celui des lendemains de la Seconde Guerre mondiale : comme les monuments de 1870-1871 avaient permis à la mémoire en cours d'élaboration de la Grande Guerre de trouver très tôt à se matérialiser, ce sont les monuments de la 1914-1918 qui, au lendemain de la Libération, accueillent de nouvelles pratiques mémorielles qui, pour une part, viennent selon les cas s'assimiler au souvenir du précédent conflit ou le gommer.

La seconde direction est celle des autres formes de mémoire, qu'il nous semblait important de présenter ici, celles qui passent par des monuments, certes, mais pas ceux qui, érigés par les communes, se trouvent sur les places des villes et villages de Bretagne. Il s'agit tout d'abord de la mémoire catholique de la Grande Guerre qui, Jean-Yves Coulon le montre bien, trouve à s'exprimer sous d'autres formes monumentales : simples plaques ou autels spécifiques dans les églises pour les monuments paroissiaux,

19. Il conviendrait d'ailleurs ici de les replacer dans le cadre plus large des pratiques mémorielles occidentales. Le cas des monuments de la guerre de Sécession aux États-Unis est de ce fait particulièrement intéressant : si les premiers datent des années 1860-1870, la grande vague de construction est postérieure aux années 1880-1890, comme en France. Sur ce point, voir notamment les travaux de BROWN, Thomas J., *The Public of Civil War Commemoration*, Boston / New York, Bedford / New York, 2004.

mais encore vitraux ou bannières constituant de véritables monuments aux morts de verre ou de tissu, cloches aussi qui, en certains cas, portent les noms des combattants de la paroisse tués entre 1914 et 1918. Ces monuments sont aussi les tableaux d'honneur au cœur des réflexions de Jean-Luc Bruzulier, des tableaux d'honneur que l'on trouve, en Bretagne comme ailleurs, aussi bien dans certaines mairies que dans des églises, témoignant d'une forme de mémoire moins marquée que d'autres par les tensions religieuses et politiques, au moins dans sa matérialisation. Plus souvent pillés ou oubliés qu'étudiés, ces tableaux ornés des portraits photographiques de certains poilus témoignent aussi d'une volonté de distinction dont la signification est difficile à cerner aujourd'hui, entre célébration des « héros » de la communauté – ceux qui ont été décorés, et seulement ceux-là – et révélation des capacités de certaines familles à participer financièrement à ce type de commémoration. En cela, ces modestes « monuments » de marbre et d'émail ne sont pas sans rappeler le mémorial de Sainte-Anne d'Auray, comme l'illustre l'article signé par Sébastien Chauvel et Paul Wehrings : alors que ce lieu de mémoire se veut celui de tous les poilus bretons, le relevé précis des noms y figurant révèle combien il est avant tout celui du pays d'Auray, éventuellement d'une partie du Vannetais, pas même celui de tout le Morbihan et encore moins celui des autres départements bretons. Le caractère breton de la mémoire ne se décrète pas. Le fait de devoir payer pour faire figurer un patronyme sur les murs d'enceinte du mémorial l'explique pour une part : sans doute les familles ont-elles privilégié d'autres formes de souvenir, celles des monuments aux morts de proximité, dans la commune ou la paroisse où on peut, chaque jour ou presque, voir le nom du soldat défunt, plutôt que cette mémoire « lointaine », en terre morbihannaise, malgré sa dimension chrétienne affirmée. D'autant que la mémoire est aussi portée par de multiples autres vecteurs : bannières ou vitraux, tableaux d'honneur, nous l'avons vu, livres d'or communaux/paroissiaux ou professionnels, ou encore monuments d'établissements d'enseignement secondaire. De ce point de vue, tout autant que leur nombre, c'est la diversité des collèges et lycées bretons qui justifie ici leur étude, dans un contexte marqué pour une forte rivalité entre enseignements public et confessionnel. La contribution de Jean-Luc Bruzulier sur ce sujet montre combien les différences sont ténues entre les deux réseaux, une vingtaine d'établissements au total. Certes, la dimension chrétienne du sacrifice consenti est très marquée dans les collèges catholiques. Pourtant, des modes de financement au rôle des associations d'anciens élèves, des choix formels – de simples plaques le plus souvent, moins coûteuses, plus faciles à installer – à l'instrumentalisation de la mémoire dans un contexte de rivalité réaffirmée au lendemain de la guerre, les similitudes sont grandes d'un lycée ou d'un collège à l'autre. Le fait qu'un nombre finalement assez restreint d'entrepreneurs, d'envergures très diverses, se partage ce lucratif marché à compter de 1918-1919 l'explique pour une part : Jean-Luc Bruzulier et Yann Lagadec montrent combien les logiques commerciales orientent les démarches des différents acteurs d'un secteur

un temps très porteur, dont certains savent profiter mieux que d'autres, s'imposant comme d'incontournables intermédiaires, artisans œuvrant à l'échelle de leur canton et des environs le plus souvent, à celle d'un département parfois, plus rarement artistes participant aux concours organisés par communes et paroisses dans toute la Bretagne, à l'instar d'un Quillivic, d'un Renaud, d'un Armel-Beaufils ou d'un Le Goff.

La dernière dimension retenue est celle des usages mémoriels de ces monuments aux morts, des pratiques qu'ils ont suscitées au fil du temps. Il en va ainsi, par exemple, des pèlerinages qui, très tôt, se sont développés depuis la Bretagne vers les monuments érigés à proximité des lieux des combats de 1914-1918, de Verdun à l'Oise, du Chemin des Dames à la Belgique, étudiés plus particulièrement par Yves-Marie Evanno et Johan Vincent. Les monuments érigés – ou déplacés depuis la Bretagne – en Belgique sont au cœur des réflexions de Yann Lagadec, en ce qu'ils donnent à la mémoire bretonne de la Grande Guerre une tonalité pour une part spécifique : si les Bretons ne sont pas les seuls concernés, ils prennent, de Langemark à Maissin, des environs de Dixmude à Charleroi, une place particulière et, revivifiée par le centenaire, toujours vivante.



Il ne pouvait être question, bien entendu, à l'échelle d'un simple dossier, de faire le tour de cette question de la place des monuments aux morts dans la mémoire de la Grande Guerre en Bretagne depuis 1914. Il reste indéniablement beaucoup à faire encore, qu'il s'agisse, par exemple, de recherches sur la mémoire professionnelle de la Grande Guerre – l'on pense ici à celle des instituteurs portée par les écoles normales ou quelques publications, celle des prêtres et religieux dans les séminaires, des employés des chemins de fer aussi dans quelques gares de la région – ou sur les pratiques mémorielles de certaines associations, à commencer par les clubs sportifs. La façon dont la Seconde Guerre mondiale a contribué à redessiner les contours de certains usages des monuments aux morts a été étudiée ici, mais il reste beaucoup à dire sur la façon dont les guerres de décolonisation, les tensions politiques issues de la Guerre froide, les revendications nationalistes bretonnes ou encore le centenaire de 2014-2018 ont pu aussi, au moins en partie, les faire évoluer²⁰.

Parce qu'elle est par définition évolutive, parce qu'elle s'inscrit dans des présents successifs différents, la mémoire – et, avec elle, les pratiques qu'elle suscite – est par nature source de renouvellements permanents des études qui lui sont consacrées. Il en va ainsi des déplacements ou restaurations de certains monuments, à l'instar de celui de Plouharnel, dans le Morbihan, dont le poilu fut « retourné » à l'automne 2023 de manière à

20. Voir, sur ces points, les travaux en cours de Yann Lagadec et Fabien Lostec.

faciliter le déroulement des cérémonies²¹. Il en va aussi ainsi des modifications parfois profondes subies par d'autres, comme celui de Plouhinec, dans le Finistère²². Il en va également ainsi des inaugurations de nouveaux comme dans les communes costarmoricaines de Bréhat en 2018 et Rucan en 2021. Et l'on pourrait aussi pointer l'évolution des discours tenus lors des cérémonies au gré de la conjoncture nationale ou internationale – le conflit en Ukraine a, de ce point de vue, marqué une rupture du rapport à la guerre –, ou encore l'adaptation des gestes et pratiques – tout particulièrement les 11 novembre 2020 et 2021, du fait de l'épidémie de COVID 19.

On le voit, les exemples ne manquent guère. Ils illustrent combien, 100 ans après la grande vague de constructions des années 1919-1924, il reste encore beaucoup à faire sur ce sujet, au croisement des disciplines, histoire culturelle, au sens large du terme, histoire de l'art, mais aussi ethnologie ou anthropologie²³.

21. Dans cette commune, le monument a été érigé sur le mur du cimetière, solution de compromis entre les tenants d'une installation sur la place du village et ceux préférant le cimetière. Le choix fait alors est d'orienter le poilu – un modèle des Marbreries générales – placé sur le monument vers l'extérieur du cimetière et la rue qui le longe, alors que l'épithète est, elle, tournée vers l'intérieur. La circulation s'intensifiant, les dépôts de gerbe se font côté cimetière, dans le dos du poilu. Profitant d'une restauration, la municipalité a décidé de faire faire un « demi-tour » à la statue, qui, désormais, fait face au cimetière. Sur ce monument, voir Arch. dép. du Morbihan, 2 O 168, monument aux morts de Plouharnel et LAURENT, Sybille, « Dans la commune de Plouharnel, le poilu a changé de côté », *Ouest-France (édition Auray)*, 11-12 novembre 2023, p. 11.

22. Le monument dû à René Quillivic, l'un des principaux artistes bretons du temps, représentant une mère en pleurs au pied d'une stèle surmontée d'une croix, a été déplacé en 2012. Initialement installé près de l'église, il a été réédifié devant la nouvelle mairie, à l'ombre d'une avancée du bâtiment. La croix a été supprimée et remplacée par une colombe, changeant radicalement le sens profond de ce monument.

23. À ce titre, l'article de BABOULET-FLOURENS, Pascale, « Du mai électoral au dépôt de gerbe. Insertion et adoption de nouveaux rites politiques », *Ethnologie française*, 2003/3, p. 493-501, consacré à la manière dont les élus du Lot prennent l'habitude, dans les années 1990, de déposer une gerbe de fleurs au pied du monument aux morts de leur commune après leur élection, est particulièrement révélateur de la diversité des usages mémoriels. Nous n'avons pas trouvé trace de telles pratiques en Bretagne.